



# LA BÊTE, LE SERPENT, L'ELLÉBORE ET LE BERGER

## Recueillir la mémoire des plantes

Ce texte est tiré d'une enquête sur les savoirs anciens autour des plantes dans le Massif du Mercantour (Alpes-Maritimes), à laquelle j'ai participé en 2010 pour Roudoule – Écomusée en terre gavotte<sup>1</sup>. À la frontière du Piémont italien, le Mercantour est la dernière chaîne de montagnes alpines au sud avant la mer Méditerranée. Sa situation lui confère, sur les plans culturel et floristique, une richesse et une spécificité qui en fait un lieu de tout intérêt lorsque l'on s'intéresse aux liens qu'entretenaient les humains avec les plantes. Je devais partir à la recherche des personnes les plus âgées pour recueillir leur mémoire. Enregistrement après enregistrement, l'enquête s'est tissée grâce à la rencontre de ceux qui ont vu se transformer la société plus vite qu'aucune génération n'aura pu l'observer précédemment. Ce sont plus de soixante-dix habitants du Val d'Entraunes, de la vallée de Cians, de celle de la Tinée et de la Vésubie, des femmes et des hommes âgés de 64 à 103 ans, qui m'ont ouvert leur porte et accueillie avec une grande générosité. Au commencement, les cueillettes des plantes m'ont été contées avec retenue, car elles faisaient référence à un mode de vie depuis longtemps dévalorisé. Puis, les langues se déliant, j'ai pu comprendre combien elles entraient comme une évidence dans presque tous les domaines de leur vie d'autrefois, s'imbriquant dans une économie de subsistance quasi autonome, à travers la médecine humaine et animale, l'alimentation, la vie domestique, l'artisanat,

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'une enquête ethnobotanique, dont la démarche prend en compte tout à la fois les témoignages oraux, les aspects botaniques du terrain et les données historiques.

l'agriculture et le pastoralisme. Plongée dans l'histoire de ces gens, j'ai remonté le temps, avant les années 50, avant que les campagnes, l'agriculture et l'élevage ne se modernisent, avant l'arrivée des salaires et l'implantation des stations de sport d'hiver. L'enquête s'est tissée avec en filigrane ce bouleversement profond de toute la vie rurale qui, en quelques décennies, a entraîné la perte d'une très grande partie de savoirs transmis depuis des générations. Récolter la mémoire des plantes en 2010, c'est faire le constat qu'elle ne tient parfois plus qu'à un fil et que les souvenirs s'effritent un peu plus derrière les pas de ceux qui tentent d'en retrouver les traces. C'est de quelques vestiges précieux dont il sera question ici, qui sont une invitation (qui sait ?) à expérimenter cette proximité avec les plantes que ces gens ont connue.

## La place de l'animal domestique

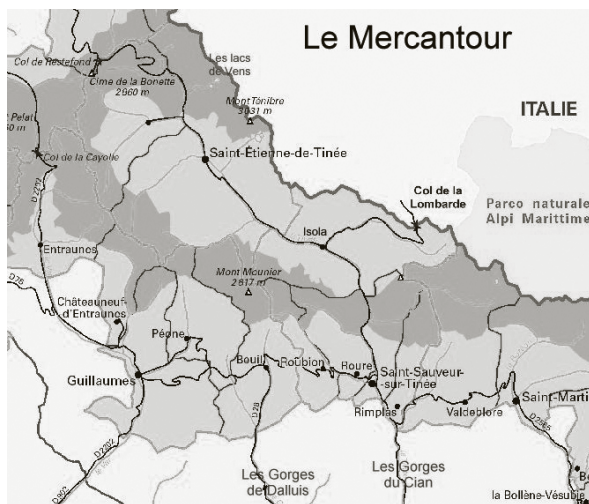
Au cours de cette enquête, les plantes entrant dans la médecine vétérinaire ont souvent retenu mon attention. Avant les années 50, l'agriculture et l'élevage occupaient une place prépondérante chez les habitants des vallées du Mercantour. Chaque famille possédait une ou deux vaches, un petit troupeau de moutons,

parfois quelques chèvres, un cheval, une jument ou un âne, ainsi que des poules ou des lapins. Le quotidien était rythmé par celui des animaux, le pastoralisme représentant un marqueur important du passage d'une saison à une autre. À la fin du printemps, on « menait » son troupeau en montagne – là où l'herbe était plus fraîche et plus nourrissante – pour y passer plusieurs

mois, bergeries ou vacheries faisant alors office d'habitat autant pour les animaux que pour les humains.

Les gens vivant en auto-subsistance, les vaches et les brebis constituaient une

part importante de l'alimentation familiale. « Si la bête meurt c'est une grosse perte : plus de lait, plus de vache, plus de veau », m'explique une habitante de Saint-Étienne de Tinée (Mme B.). Dans ce contexte, on comprend combien il s'avérait important de veiller à la bonne santé de ses bêtes. Les vétérinaires n'existant pas dans ces villages isolés, si l'une d'entre elles tombait malade, il s'avérait indispensable de connaître les gestes et remèdes utiles pour la remettre d'aplomb. Mr L. de Saint-Martin d'Entraunes raconte à ce sujet : « Quand on fait de l'élevage, qu'on a des bêtes à soigner, il faut être docteur ». Ici les plantes occupaient une place de choix, mais pas seulement : les gestes et les prières sauvaient aussi les animaux.



# Le serpent

## La peur du serpent

Dans ce contexte de pastoralisme, il ressort de l'enquête que le danger le plus redouté des éleveurs et bergers est le serpent, et ce à la fois pour les humains, mais surtout pour les bêtes : elles sont, de loin, les plus régulièrement mordues. Un ancien berger de Belvédère (Mr G.) me confie à ce propos : « Les brebis sont souvent mordues à la bouche sous la langue, au museau, quand elles broutent. Évidemment, elles ne viennent pas vous le dire. Vous ne vous en apercevez que le lendemain, vingt-quatre heures après, quand elles gonflent. (...) Elles se font aussi mordre aux mamelles, mais là, vous ne pouvez pas le voir, surtout quand elles sont en liberté. Vous la retrouvez morte, le ventre tout bleu. Et à la mamelle, vous ne pouvez rien faire, parce que ça ne se voit pas ». Le danger mortel que représente le serpent est tel qu'il suscite, dans les représentations, une peur régulièrement évoquée par les personnes que j'ai pu interroger<sup>2</sup>. Comme toutes les créatures qui font peur, le serpent est décrit comme un être insaisissable et associé à l'obscurité : « C'est une bête qui se cache, dans les buissons, dans l'ombre ; elle attend la mouche, c'est une bête maligne.

---

2 Dans l'Antiquité déjà, le serpent passait pour l'un des animaux les plus inquiétants et même dangereux, contre lequel il importait de se prémunir (voir à ce propos l'article de Pascal Luccioni, 2008, « Asklèpios montagnard : médecine, cueillette et serpents des montagnes dans la littérature scientifique de l'Antiquité », [hal.archives-ouvertes.fr](http://hal.archives-ouvertes.fr)). Dans les représentations humaines, la peur que suscite le serpent semble ainsi remonter à des temps très anciens.

On en avait de deux qualités. La vipère, on arrivait encore à l'attraper. Mais le plus mauvais c'était l'aspic, le serpent rouge, court, épais, celui-là quand il vous apercevait, il aurait sauté la montagne pour ne pas vous voir, il était rapide », explique un habitant de Saint-Sauveur sur Tinée (Mr R., 85 ans).

En outre, les serpents sont réputés pour être particulièrement nombreux dans le Massif du Mercantour. De là l'habitude des humains de les éliminer aux abords des maisons ou dans le foin : « C'était le pays à vipère là-haut à Esteinc [l'un des sommets du Val d'Entraunes] ; quand il y avait un trou dans la terre et qu'après dans le foin, on voyait dans toutes les directions des petits tracés, on pouvait dire que c'était un nid à vipère. Et il y en avait ! Moi en fauchant, j'en voyais. Des fois je me disais : « qu'est-ce qui bouge là ? » : elles se débattaient. Et il y avait des grosses vipères ; on les coupait en deux. Et oui, on les enlevait, parce que si on les laissait dans le foin et qu'une bête en mangeait, c'était dangereux, à cause du venin », me raconte un paysan de Bouchanière (Mr T., 84 ans).

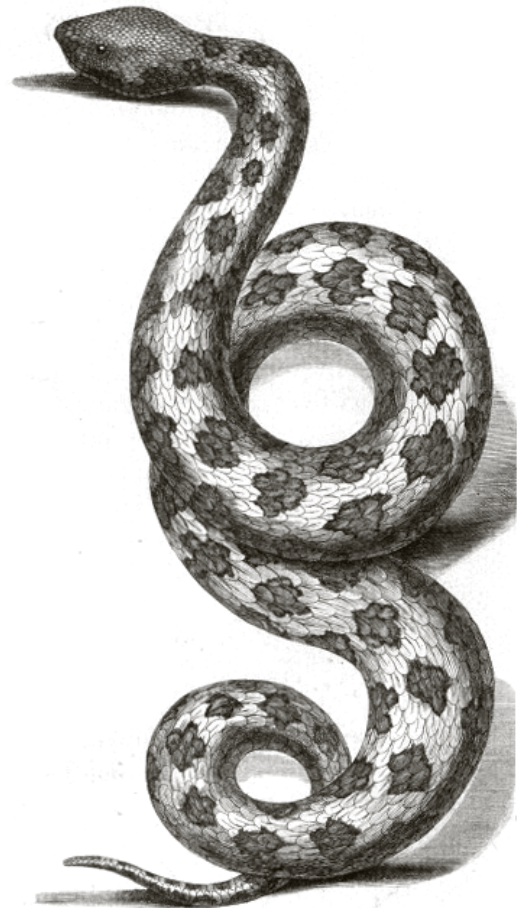
## Se protéger du serpent, l'éloigner, l'éliminer

Au cours de l'enquête, un certain nombre de pratiques utiles à se protéger du serpent, à l'éloigner ou à l'éliminer m'ont été mentionnées par les anciens ; c'est d'ailleurs l'un des dangers face auquel ils semblaient autrefois le plus se prémunir. À travers ces pratiques ressort régulièrement la peur, davantage lorsqu'il s'agissait de s'installer, au printemps ou en été, dans une grange ou une bergerie de

montagne ; restées vides pendant de longs mois d'hiver, il n'était pas rare que des serpents aient élu domicile dans leurs vieilles pierres. « Quand on rentrait dans une grange qui n'était pas habitée toute l'année, pour y dormir, il y avait du blé coupé, mais on ne savait pas s'il y avait des serpents dans les granges nous ! », me confie d'un ton effrayé Mr M. à Isola. « Parce que les vipères, elles aimaient bien faire leur nid dans le blé, dans les gerbes moissonnées. Et c'est vrai que ces animaux servent toujours à quelque chose, mais enfin, une vipère dans une grange, ça fait peur ! Moi je ne dormais jamais tranquille », me dit-il encore. Lorsque les bergers venaient s'installer avec leur troupeau, il importait donc de faire fuir ces habitants malvenus, à l'aide de certaines pratiques ou invocations. Par exemple, dans le même village, Mme M. raconte qu'avant de s'installer dans une grange non-habitée pour y dormir, les gens de sa famille répétaient cinq fois de suite une prière qu'elle m'a récitée dans le parler gavot puis traduite en français : « Oh bête venimeuse qui êtes dans cette grange, comme vous êtes venue, partez de nouveau, sur une colline, où il n'y a ni coq ni poule », (il est bien entendu demandé, dans cette prière, au serpent de s'éloigner de la proximité des humains).

En outre, il existe dans le Mercantour une mémoire encore très ancrée du recours – aujourd'hui disparu – aux prières destinées à guérir les gens comme les bêtes ; l'une des plus régulièrement évoquées est celle que les guérisseurs employaient pour soigner les morsures de vipères chez l'animal. Pratique disparue aujourd'hui, elles appartenaient autrefois à un système de pensée où la religion s'avérait omniprésente dans toutes les sphères de la vie quotidienne et où les gens étaient très

croissants. Dans le souvenir des anciens, elles représentaient le garant d'une guérison certaine des bêtes. Au cours de la prière, il était d'usage d'employer la salive humaine, élément auquel plusieurs personnes interrogées attribuent une toxicité pour le serpent. « Il y avait une femme ici qui avait le secret. On lui avait amené ce chien qui avait été piqué et elle avait fait la prière. Elle s'était mis de la salive sur les doigts, pour lui en appliquer dessus à plusieurs reprises. Et puis il avait été guéri. Mais moi je me disais que c'était plutôt la salive qui l'avait soigné, parce que le secret, elle n'a jamais voulu le dire à personne. Un jour, quelqu'un m'a dit :





*Ellébore fétide, Hautes Alpes, fév. 2010. Photo de Chantal Giraud.*

« tu ne sais pas que la salive de l'homme c'est un contre-poison de la morsure de vipère ? » Et oui. Et il paraît que s'il y avait des vipères ou des couleuvres et que vous leur donniez du lait dans lequel vous aviez craché, en le buvant, elles ingéraient aussi la salive de l'homme et en mourraient », m'a confié le même paysan de Bouchanière. L'association lait-salive humaine dite mortelle pour le serpent, est une croyance plusieurs fois évoquée dans le Mercantour, certains anciens parlant de soucoupes disposées à l'entrée des bergeries, d'autres encore de ce mélange appliqué sur les murs des granges : « On mettait du lait dans une tasse et on crachait dedans, m'explique-t-on à Isola. Donc le crachat de l'être humain, c'était un venin pour la vipère. Et ça marchait à tous les coups, ça faisait mourir les serpents. Il arrivait que l'on voit une vipère et que l'on n'arrive pas à la tuer. Alors on crachait dans une tasse où l'on mettait du lait de vache, et les serpents, les vipères, étaient gourmandes de lait, elles le sentaient d'assez loin ; elles venaient boire ce lait, et puis on les retrouvait mortes ». Il est fort probable que les représentations qui associent le lait et le serpent soient répan-

dues en bien d'autres régions du domaine européen ; une étude menée en Haute-Provence sur le serpent, fait par exemple état de propos très similaires à ceux évoquées ici (voir l'article de Danielle Musset, 2004, « Serpents : représentations et usages multiples », *Ethnologie française : Des poisons, nature ambiguë*).

Autre pratique, celle de l'*estubo* – comme il était d'usage de dire autrefois à Saint-Étienne de Tinée – avait cours un peu partout et était une autre manière de faire fuir les serpents. « C'était une tradition, quand on arrivait, avant que les bêtes ne rentrent, il fallait faire l'*estubo*, il fallait enfumer l'écurie, parce qu'il y avait des bêtes sauvages, des serpents, des *moustelles* ou n'importe quoi. On faisait brûler du vieux foin et du petit bois dans un vieux seau pendant une heure. Les débris de foin ont une odeur forte et font beaucoup de fumée » (Mme B.). On avait recours pour ce faire à plusieurs plantes, comme celles citées par un ancien guérisseur d'animaux du même village : « On faisait un feu pour que la fumée passe dans les petits coins de la bergerie et que les serpents s'échappent, parce qu'il y en avait toujours. On faisait brûler entre autre l'*ichens* [l'absinthe], avec

le buis et *lou tchaié* [le cade] » (Mr G., 92 ans). « Ils faisaient brûler des branches de cade ou des chiffons. Il fallait que ça fasse de la fumée, pas de flamme surtout, parce que c'était dangereux. C'était pour faire sortir les bêtes, les vipères, les araignées, les démons. La mauvaise odeur les faisait fuir. C'était pour que ces bêtes ne piquent pas les moutons et les chèvres », expliquait-on encore à Belvédère (Mr G.). Notons au passage que la pratique de l'enfumage, très connue par ailleurs en d'autres régions, n'est pas seulement destinée à faire fuir les serpents, plusieurs autres animaux ou « esprits » étant ici mentionnés. Mais le serpent y est systématiquement cité et il est significatif que certains le rangent du côté des êtres maléfiques, comme en témoigne cette dernière citation.

## L'ellébore, l'herbe aux morsures

### La présence de l'ellébore dans le Massif

Parmi toutes les plantes évoquées au sujet du serpent par les anciens, l'ellébore fétide (*Helleborus foetidus* L.), a particulièrement retenu mon attention. Il se trouve que cet ellébore a un statut particulier dans plusieurs vallées du Mercantour en tant que « plante à serpent ». Pour le décrire un peu, il s'agit d'une plante à tiges et feuilles coriaces que les locaux connaissent bien, notamment parce qu'elle reste verte en toutes saisons, même l'hiver et fleurie à cette période (ses fleurs en cloche verte s'épanouissent de janvier à avril, parfois jusqu'en mai en montagne). Tout au long de l'enquête, j'ai beaucoup marché et arpenté les montagnes, les villages, les vallées, non seulement pour apprendre le pays, que je connaissais finalement assez mal en arrivant, mais aussi pour obser-

ver la végétation et herboriser. Et quasiment dès les premières semaines, j'avais été frappée par la présence en nombre de l'ellébore fétide. Il est ainsi très fréquent de le rencontrer dans le Massif du Mercantour, autant en basse altitude qu'en montagne jusqu'à 1800 mètres, dans les rocailles, les friches, les buissons, les terrains ombragés, voire dans les villages aux abords des maisons.

### La mauvaise réputation de l'ellébore

Dans l'enquête, l'ellébore apparaît comme la plante qui a l'une des plus mauvaises réputations de toutes celles qui m'ont été mentionnées. Elle est dite malodorante et toxique par la plupart des gens. À Saint-Étienne de Tinée, il est dit par exemple : « Le *macistre* [*Lou macistre* est le nom en parler gavot de l'ellébore fétide], c'est une plante qui reste verte toute l'année, une plante qui sent mauvais, (...). On la tenait loin du foin, vous savez, c'est une plante qu'on n'aimait pas. Si on pouvait, on l'arrachait le printemps, parce qu'il y en avait toujours de partout » (Mr P., 86 ans). « Quand on fauchait, il y en avait dans le foin, il fallait l'éliminer du foin, c'était mauvais pour les bêtes, parce que les anciens disaient toujours que c'était du poison, d'ailleurs les bêtes ne le mangent pas » (Mr F.). La mauvaise réputation ainsi que l'arrachage de l'ellébore s'avèrent particulièrement répandus dans les discours des habitants d'au moins trois des vallées du Mercantour. Il est d'ailleurs notable que les représentations de l'ellébore fétide – sans aller jusqu'à la peur ou l'effroi – soient assez similaires à celles du serpent ; on se souvient que, comme l'ellébore, les serpents sont réputés pour être nombreux, dangereux car présentant une venimosité, au point qu'il importait

de les éliminer des abords des maisons et du foin. À l'image du serpent, la méfiance à l'égard de la plante fait même l'objet de certaines croyances. Par exemple, un habitant du petit village de Sauze dans le Val d'Entraunes rapporte : « Le *macistre*, les bêtes n'en mangeaient pas. C'est une plante qui a mauvaise réputation, qui est agressive. D'ailleurs on disait qu'il fallait faire attention de ne pas faire la sieste dessus » (anonyme). Dans ce cas précis, il semble que l'ellébore soit même crainte.

### **Celui qui soigne, rassure et protège**

Si l'ellébore est peu apprécié des locaux pour toutes les raisons que je viens d'évoquer, il semble avoir un statut très différent lorsqu'il s'agit du serpent ; c'est à lui que l'on a recours en cas de morsure d'une bête. « Souvent la bête quand elle mangeait, elle risquait de se faire mordre le bout du nez par une vipère. Tout de suite ils prenaient du *macistre*, ils le pilaient un peu pour en faire du jus et ils le mettaient sur la morsure », se souvient-on à Saint-Martin d'Entraunes (Mr L.). À Péone, un ancien berger raconte également : « Quand il y avait une vipère qui piquait une bête, ils tapaient du *macistre* sur une pierre, et ils en faisaient sortir du jus. C'était considéré comme un contre-poison et ils le passaient sur la morsure du mouton ». « Et ça fonctionnait bien ? », lui ai-je demandé. « Oui ! Ils n'avaient que ça pour les morsures et ils en sauvaient pas mal des bêtes » (Mr B., 64 ans). L'ellébore était donc requis pour soigner les morsures de serpent des animaux domestiques, particulièrement des brebis et des vaches. Et, si dans les discours les termes ne s'avèrent jamais vraiment explicites, il ressort clairement comme étant la seule plante capable de rassurer les humains

face à la mort de l'animal que provoquerait le serpent.

Au passage, si plusieurs personnes se souviennent du procédé décrit précédemment – à savoir l'extraction du jus de la plante en la tapant avec une pierre –, une dame de Châteauneuf d'Entraunes relate qu'il était d'usage, dans sa famille, d'ouvrir la morsure avec un couteau et de couper des morceaux de tige d'ellébore que l'on glissait dans la plaie (Mme G., 92 ans). Il devait donc exister plusieurs manières d'employer la plante pour les morsures de serpents, et ce en fonction des villages ou des familles.

Un jour, à La Ribière, sur la commune de Guillaumes, un ancien paysan (Mr R.) m'a révélé la chose suivante : « Le *macistre*, c'était la première plante qu'on employait pour les morsures de serpents. Et même certains animaux, voyez ce que c'est que la nature, quand ils étaient mordus par une bête venimeuse, ils allaient se frotter d'eux-mêmes dans une touffe de *macistre*. Parce que quand il se faisait mordre, l'animal se ruait par-terre, il avait très mal. Alors ils ont dû s'apercevoir que certaines plantes, en les frottant sur la morsure, calmaient le mal. Nous on a entendu ça de nos vieux, cette information ne vient pas de nous ». Une telle remarque fait évidemment penser à l'origine du savoir autour de l'ellébore ; elle prête à s'interroger sur le fait que les humains se soient inspirés de ce comportement de l'animal pour soigner eux-mêmes leurs bêtes. Par ailleurs cette citation permet de comprendre que, pour les bergers, l'ellébore n'apaise et ne les rassure pas seulement face à la morsure de serpent de leurs bêtes, mais également les animaux. En outre, cette remarque ne fait que renforcer la présence d'une attention particulière pour l'ellébore au

Photo de Pierre Lieutaghi.



sujet du serpent dans ces vallées du Mercantour. L'usage de la plante pour venir à bout du venin de serpent chez l'animal est en fait connu depuis longtemps, et ce sûrement dans toute son aire de développement, puisque le médecin botaniste italien Matthioli<sup>3</sup> le mentionne déjà au XVI<sup>ème</sup>. Il fait état à son égard de plusieurs indications vétérinaires : contre les morsures de serpent, comme purgative et comme plante à sétons<sup>4</sup>. Il est d'ailleurs notable que l'on retrouve de tels usages

---

3 Matthioli, 1544, Les commentaires sur Dioscoride. Les textes antiques ne semblent pas relater d'emplois d'ellébore contre les morsures de serpents. Chez Matthioli, il est plutôt question de la racine de l'ellébore noir (ou celle que l'on appelle plus communément la Rose de Noël). Pierre Lieutaghi (dans Badasson et Cie, 2009) note au passage que les emplois médicaux anciens des ellébore fétide, noir et vert sont plus ou moins analogues ; l'ellébore blanc n'est autre que l'ancien nom du vétrate dont les propriétés s'avèrent encore différentes.

4 Par le terme de séton, l'on désignait un accès de fixation provoqué par un ruban, une aiguille, une mèche de chanvre ou encore une autre partie rigide d'une plante toxique (tige, racine, écorce), que l'on glissait dans un pli perforé de la peau de l'animal malade, permettant d'entretenir une suppuration régulière utile à faire dériver une infection importante.

dans l'enquête du Mercantour<sup>5</sup>. Mais il faut admettre qu'il est moins fréquent de retrouver la mémoire de l'emploi de l'ellébore dans des enquêtes contemporaines autour des plantes, alors que d'autres savoirs végétaux tels que ceux du génépi ou de la gentiane par exemple, sont largement répandus en milieu montagnard. Il s'agit d'ailleurs du végétal auquel les habitants font le plus régulièrement référence au sujet du serpent et de la peur de la mort qu'il peut engendrer. Au total plus d'un tiers des personnes interrogées dans l'enquête m'ont fait part de l'emploi de l'ellébore contre les morsures en en vantant ses bienfaits. Il n'est d'ailleurs pas rare d'entendre ce genre de phrases à son sujet : « *Le macistre*, l'ellébore, c'est le plus mauvais et pourtant elle en savait des bêtes ! » (Mr G., 92 ans).

Enfin, l'ellébore ne rassure pas seulement en cas de morsure ; il semblerait que son statut de « plante à serpent » se retrouve également à travers une autre pratique moins largement évoquée que celle dont il vient d'être question. Il s'agit des bouquets que les anciens avaient l'habitude de suspendre dans les bergeries. Ainsi, un habitant du village de Beuil dans la vallée de Cians, (Mr C.) – il s'agit d'une personne d'une soixantaine d'années, donc assez jeune, mais ayant conservé un grand intérêt et la mémoire des savoirs et pratiques de sa famille – m'a raconté : « Pour les serpents, mon grand-père parlait de l'ellébore. C'était plutôt un fétiche. Il en

---

5 À Saint-Étienne de Tinée, des anciens se rappellent que, dans leur famille, la tige d'ellébore s'employait taillée en pointe et introduite dans la bouche de l'animal atteint d'indigestion pour provoquer vomissement et purgation ; d'autres se souviennent aussi de la pratique du séton.

ramassait des bouquets qu'il attachait dans les étables. Je m'en souviens bien. C'était pour que les serpents ne viennent pas dans les étables »<sup>6</sup>. Le recours à l'ellébore comme bouquet suspendu est connu dans d'autres régions. En ce qui concerne l'emploi évoqué à Beuil, il est clair que la plante remplit un rôle symbolique associé au fameux reptile, voire que l'on pourrait ranger du côté du magique. Alors qu'ailleurs l'ellébore semble plutôt avoir la réputation d'être préventive de certaines maladies, elle revêt ici le statut de protectrice face au serpent.<sup>7</sup>

Ainsi, l'usage de l'ellébore fétide en bouquet suspendu est largement moins répandu que son recours pour les morsures ; mais le rôle que les hommes lui attribuent lorsqu'ils en accrochent dans les bergeries permet d'en comprendre d'avantage sur les représentations de cette plante dans son lien avec la peur du serpent. Dans le Massif du Mercantour, l'ellébore soigne et rassure les humains, conjure la mort en faisant ressusciter la bête que l'on croyait déjà condamnée et incarne le rôle symbolique de protectrice contre le reptile qui fait peur.

### Elise Bain

6 Une seconde plante est mentionnée dans l'enquête pour un emploi similaire : la rue (*Ruta graveolens*).

7 En réalité, le statut de protection que l'on attribue aux ellébore est certainement très ancien ; Théophraste, trois siècles avant J.-C., relate que l'on purifiait les maisons et le bétail avec de l'ellébore noir en chantant une incantation.

## Bibliographie

Bain, Élise et Thomassin, Philippe, 2013, *Des plantes et des Hommes dans le Mercantour*, édition de Roudoule - Écomusée en Terre Gavotte, Puget-Rostang, 216 p.

Brisebarre, Anne-Marie, 2006, « Les plantes utilisées en suspension dans les bergeries cévenoles : efficacité symbolique ou phytothérapeutique ? », *Plantes, sociétés, savoirs, symboles. Matériaux pour une ethnobotanique européenne*, Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, vol. III, année 2003-2004, Mane, « Les Cahiers de Salagon n° 11 », Musée de Salagon et Les Alpes de Lumière, pp. 127-136

Ducourthial, Guy, 2003, *Flore magique et astrologique de l'Antiquité*, Saint-Just-la-Pendue, Belin, 655 p.

Écomusée du Pays de la Roudoule, 2003, *Se soigner en montagne*, Nice, Éditions de l'Écomusée du Pays de la Roudoule, 188 p.

Fournier, Paul-Victor, 1947, *Le livre des plantes médicinales et vénéneuses de France*, Paris, Paul Lechevalier Éditeur, 1047 p.

Lieutaghi, Pierre, 2009, *Badasson et compagnie. Tradition médicinale et autres usages des plantes en haute Provence*, Arles, Actes Sud, 713 p.

Luccioni, Pascal, « Asklèpios montagnard : médecine, cueillette et serpents des montagnes dans la littérature scientifique de l'Antiquité », Communication présentée au Colloque International *Conserver la santé ou la rétablir, le rôle de l'environnement dans la médecine ancienne et médiévale*, Saint-Étienne, 23-24 octobre 2008, 13 p. (à paraître dans la collection du Centre Jean Palerme)

Musset, Danielle, 2004, « Serpents : représentations et usages multiples », *Ethnologie française : Des poisons, nature ambiante*, Puf, pp. 427-434.